

LES HISTOIRES DE L'HOMME INTÉRIEUR : UNE TOUTE AUTRE CRITIQUE QUE LE *POSTSTRUCTURALISME* ET LE *DISTANT READING*

Nicoleta POPA BLANARIU

npopablanariu@yahoo.com

Université « Vasile Alecsandri » de Bacău (Roumanie)

Paru cette année 2020 aux éditions Tracus Arte, *Povești despre omul interior*, de Mariana Boca, est un livre courageux, étranger à l'opportunisme méthodologique et au préjugé d'adhérer à la dernière mode intellectuelle. Le titre évoque Blaise Pascal et Cornelius Jansenius, d'où le premier lit, au milieu du XVII^e siècle, *Réformation de l'homme intérieur*. En fait, l'idée remonte à loin, à Augustin, Antoine le Grand, Socrate quitraverse Platon, les épîtres pauliniennes et les sources de la sagesse évangélique. Cependant, l'idée de *l'hommeintérieur* ne reste pas captive à une époque ancienne. La littérature, à sa manière, le valide. C'est exactement ce que suggère Mariana Boca, à l'aide d'histoires exemplaires: « Nous n'avons pas besoin de littérature pour vivre et pour atteindre le sens et l'essence des choses. (...) Mais nous avons besoin d'une histoire. Et la littérature est l'un des territoires de l'histoire ».

Le livre de Mariana Boca s'avère être actuel et nécessaire. Tout d'abord, par sa position particulière par rapport à certaines méthodes d'analyse qui, à partir du structuralisme, sans application correcte à l'école ou en exégèse, éviscèrent la littérature de ses mécanismes discursifs et mettent en avant certains outils analytiques plutôt que l'objet qu'ils tententélucider. Cette idée a englobé le marché mondial des idées (méta)littéraires. D'une manière ou d'une autre, le domaine des sciences humaines rend aujourd'hui hommage à des tendances et à des orientations méthodologiques ou thématiques qui ne lui rendent pas nécessairement service.

Mariana Boca évite un cadrage méthodologique à travers lequel le théorique du discours passe en l'arrière-plan l'agitation d'une *conscience* qui s'exprime dans l'œuvre littéraire, à la recherche d'un écho dans la conscience du lecteur. Son pari est de concilier l'équité de l'analyse avec le plaisir de la lecture, de plonger dans l'univers moral et affectif

de l'histoire de la parabole. Par conséquent, le scalpel du théoricien évite de blesser l'objet d'analyse procustien, de le sculpter assidûment, jusqu'à ce que le souffle d'une conscience soit éteint dans le corps du texte, et que la littérature soit livrée avec des armes et des bagages à une analyse formelle. Ce n'est qu'avec un esprit de géométrie, sans finesse ni empathie, « la recherche littéraire peut tuer non pas la littérature, mais l'émotion cathartique que le lecteur attend, en tant que récompense ». Au contraire, Mariana Boca veut garder l'histoire vivante, l'émotion de la lecture qui compense le défaut de toute la journée, en la plaçant clairement, même confortablement, sous une voûte de sens.

Le (post) structuralisme a expulsé l'auteur du texte ou il l'a marginalisé, privant l'œuvre de la richesse des échos subjectifs qui lui viennent de l'écrivain et du lecteur. À l'ère d'un *distant reading* et de l'héritage (post)structuraliste, pour Mariana Boca, « lire un livre équivaut à provoquer un lien entre les consciences ». Elle voit la littérature comme une révélation de *l'homme intérieur*. Il apparaît de manière cathartique au point de la rencontre de la conscience de l'auteur « avec toutes les autres consciences qui ont révélé leur mémoire, leurs croyances, leurs impuissances et leurs rêves dans les textes lus ». De plus, « le médiateur de la rencontre entre l'esprit du lecteur et le monde évoqué dans le livre de littérature est la conscience elle-même, aussi silencieuse qu'éloquente, qui existe dans le texte littéraire ».

Pour Mariana Boca, lire signifie avouer, une recherche de sens, notamment *éthique*. Ce n'est qu'au prix d'une grande frustration que le lecteur peut rester dans un inventaire « pragmatique » des « fonctions » et des « rôles » des éléments d'expression. Le texte devient à la fois porteur de quelque chose d'un autre ordre, quelque chose qui gît entre les lignes, aux yeux de l'énoncé et qui attend d'être découverte. C'est quelque chose qui réinitialise de façon imprévisible la rencontre entre la préméditation de l'auteur et l'initiative du lecteur de signifier.

Les obligations scolaires ou professionnelles peuvent placer le lecteur dans le sillage des six fonctions de Jakobson, des acteurs de Greimas, de l'analepsie, de la prolepse ou d'autres figures rhétoriques. Mais ce ne sont que des « moyens d'accès », loin d'être une fin en soi, tout comme, à juste titre, le remarquait Tzvetan Todorov (2011 : 22), déplorant « une littérature réduite à l'absurde » par un excès de formalisation analytique. Depuis la littérature, le lecteur cherche « un sens qui lui permette de mieux comprendre l'homme et le monde », en fait « lui-même » (*ibidem*, p. 25). Dans l'histoire de la recherche du Graal, plus que « le rôle de chaque personnage, de chaque épisode, de chaque détail », « le sens même de cette recherche » (*ibidem*, p. 21) suscite l'intérêt.

Dans une telle perspective, il convient de reconsidérer l'enseignement littéraire, la manière dont les œuvres sont lues et expliquées à l'école. C'est la suggestion du scientifique franco-bulgare, mais aussi de Mariana Boca. Elle en fait l'épine dorsale du livre qu'elle signe. C'est pourquoi elle n'ignore pas une question essentielle : « La littérature, peut-elle engendrer la vie ? » Pas négligée, comme dans l'histoire de Parsifal, une telle interrogation pourrait améliorer bon nombre des choses liées à la perte d'intérêt pour la lecture à l'intérieur et à l'extérieur de l'école, surtout pour les « vieilles » histoires, effondrées, sentant le monde ancien. Comme le cheval du prince dans le conte de fées, ces textes retrouveraient leur force et leur éclat éphémères et fascinants, si nous pouvions à nouveau percer le cœur de leur histoire exemplaire et sans âge.

« Entre l'histoire et vie réelle », il y a « des passages », « mais aussi des blocages ». Une chose est certaine, cependant, et de l'avis de Mariana Boca, il rend le monde semblable à celui imaginé : « les dilemmes éthiques représentent le noyau dur des existences fictives »,

car la « position morale » se révèle être une « pierre angulaire des existences réelles ». « Toute histoire bien racontée peut nous conduire, à travers les réponses que nous lui donnons, aux dernières frontières de la territorialisation du bien et du mal dans notre esprit caché, auquel il est très difficile d'avoir accès autrement pour nous-mêmes ». Cependant, l'auteure ne s'ancre pas obstinément dans une grille d'interprétation, qu'elle soit éthique, préférant l'affiner avec de la prudence et de la nuance. « Si nous passons (seulement) brutalement le monde du texte à travers un tamis éthique pour choisir l'herbe – le bien et le mal », nous prévient-elle, alors nous risquons « de tuer la vie immatérielle de ce monde ». Où, cela signifie à la fois le côté esthétique de la littérature et la richesse irréductible de l'homme intérieur qu'elle capture.

L'auteure se dispute parfois avec elle-même, dans un soliloque de réception qui rassemble, même face à face, les différents âges de la lecture, de l'identification fascinée ou, au contraire, de la distance d'un avant-poste éthique, par les protagonistes de quelques histoires classiques (même au sens étymologique du classique, du manuel, dans certains contextes). Ici, par exemple, se souvenant du cheval de Troie et des exploits d'Ulysse, l'auteure se demande, en passant la plume du héros à travers un « tamis éthique » : « Quelle est la grandeur d'une victoire obtenue en défiant les dieux et en trompant les hommes ? Quelle est la grandeur de la mort, de la désolation, de la destruction ? » Sans doute, « *Odysséus polytropos* génère une énergie histrionique, séduisante, mais contraire à la vérité ». En fait, la tradition même de l'Antiquité hellénique justifie l'auteure. *Philoctète* de Sophocle ou *Hécuba* d'Euripide capturent le côté même de *Trickster*, même le « snob » violent, perfide et sombre, comme George Murnu le concocte dans son interprétation. Et pourtant, l'auteure admet avoir été vaincue par l'aura qui, se glissant entre ses doigts, l'étreinte gagnée dans sa conscience avec les premières lectures : Ulysse est fatalement « unique, me contredit la mémoire féroce de mes croyances inébranlables ».

Examinant les facettes de la « conscience textuelle », ce livre découle d'une tradition herméneutique formée autour de l'idée de *l'occurrence* du texte fictif, développée notamment par Wolfgang Iser. Mais plutôt qu'une esthétique dans le style de l'école de Constance, Mariana Boca pratique *une éthique d'accueil*, pour laquelle elle nous donne un argument et des exemples d'Homère, Sophocle, Platon, Antoine le Grand, Augustin, Dante, Shakespeare, Cervantes, Dostoïevski.

Fortement redevable à l'herméneutique de Hans-Georg Gadamer, mais aussi aux autres penseurs qui l'ont précédée, l'esthétique de la réception placée dans un nouveau cadre théorique, à travers Hans Robert Jauss et Wolfgang Iser, presque une évidence : la nécessaire compréhension de l'œuvre littéraire comme un phénomène intersubjectif, déployé entre « l'horizon d'attente » de l'œuvre et « l'horizon d'expérience » du lecteur. À son tour, Mariana Boca propose une éthique de l'accueil basée sur la connexion de deux « consciences », l'auteur et le lecteur, les co-partenaires de la vie de l'œuvre, de son esprit vivant, au-delà de sa lettre. Parce que, n'est-ce pas, « le pouvoir des livres (...) réside dans l'esprit du lecteur », comme nous le confie Mariana Boca, et la cohérence du texte ne devient effective que par l'imagination du lecteur qui comble les inévitables « lacunes » de l'œuvre, qu'Iser détecte (2006). Ce sont les « actes imaginaires » du lecteur qui changent – qui « traduisent », Iser préfère ce syntagme – certaines « structures de texte » dans un « ensemble d'expériences » du même lecteur.

Mon impression est que le modèle de lecture proposé par Mariana Boca résonne donc avec les postulats de « l'occurrence » fictive, avec l'idée d'une maïeutique textuelle réalisée par tout lecteur qui « participe » au texte en comblant ses « lacunes » et donc par

l'achèvement subjectif de sa signification. Comblé les lacunes donne de la « cohérence » au texte et le lecteur impliqué dans une telle chose « produit » lui-même de la « cohérence », il est « pris » dans ce qu'il « met en lumière », comme Iser l'a dit à juste titre.

Despre omul interior a également une composante polémique et militante, dans le meilleur sens du terme. Des remparts de l'éthique, mais avec une large ouverture sur l'horizon esthétique, l'auteure assume un point de vue qu'elle défend de façon convaincante, sans se livrer à des méthodologies *a priori* ni à aucun *-isme* à la mode. Analytique et fidèle aux principes annoncés depuis le début, Mariana Boca n'hésite pas à polémiquer avec les autorités du domaine, des (post)structuralistes à Harold Bloom. Quant à lui, par exemple, elle n'est pas d'accord avec la monopolisation de Shakespeare du centre du canon, au point de dériver de sa vision dramatique, comme le fait le professeur de Yale, non seulement la littérature, mais même toute la mentalité occidentale. Bref, un livre courageux en assumant sans aucun doute une certaine option de lecture avec laquelle, en fait, le lecteur peut se découvrir dans l'ordre.

Mariana Boca est avant tout une lectrice forte, dans la mémoire de laquelle l'écho des œuvres s'est inscrit, à différents âges de la lecture. Elle rend hommage à l'histoire qui raconte, dans laquelle elle voyage dans un univers moral, émotionnel et esthétique guidée par la brindille de noisette qui attire son attention sur les nœuds éthiquement pertinents de l'histoire.

Mariana BOCA, (2020), *Povești despre omul interior*,
București, Tracus Arte, 236 p.

Références bibliographiques

- ISER, Wolfgang, (2006), *Actul lecturii. O teorie a efectului estetic*, traduction et Avant-propos par Romanița Constantinescu, Pitești, Paralela 45.
- TODOROV, Tzvetan, (2011), *Literatura în pericol*, traduction du français et postface par Luigi Bambulea, București, Art.